

ANNÉE 1949

AOUT

# CONJONCTION

No. 22

ARTICLES

René Maran, Thierry Norbert, Paul Montel, Maurice Bedel

POEMES D'HAÏTI ET DE FRANCE

Roland Dorcély, Gaston Criel, Henri Certigny

PORTRAITS

André Malraux par André Delacour

COURRIER DE FRANCE

Aspects de l'Université de Paris

Pierre Bayle, un champion de la tolérance

Livres de France

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

Rivalités

Arts et phrases

CHRONIQUE

A la Légation

A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI  
PORT-AU-PRINCE



ANNÉE 1949

AOUT

# CONJONCTION

No. 22

ARTICLES

René Maran, Thierry Norbert, Paul Montel, Maurice Bedel

POEMES D'HAÏTI ET DE FRANCE

Roland Dorcély, Gaston Criel, Henri Certigny

PORTRAITS

André Malraux par André Delacour

COURRIER DE FRANCE

Aspects de l'Université de Paris

Pierre Bayle, un champion de la tolérance

Livres de France

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

Rivalités

Arts et phrases

CHRONIQUE

A la Légation

A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI  
PORT-AU-PRINCE





# CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

## SES BUTS

- Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.
  - Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.
  - Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.
  - Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.
- «CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

## SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.





## SOMMAIRE

	<b>Page</b>
<b>I</b>	
<i>René Maran</i> : L'apport de la race noire dans l'art européen.....	1
<i>Thierry Norbert</i> : «La somme» de Patrice de la Tour du Pin.....	4
<i>Paul Montel, de l'Académie des Sciences</i> : Le nombre d'or.....	7
<i>Maurice Bedel</i> : Les routes ont une âme.....	11
<i>Roland Dorcély</i> : Vodou.....	14
<i>Gaston Criel</i> : L'accordéon du vieux faubourg.....	15
<i>Henry Certigny</i> : Toilette.....	16
<i>André Delacour</i> : André Malraux.....	17
<b>II</b>	
<b>Courrier de France</b>	
Aspects de l'Université de Paris.....par <i>R. Audibert</i> .....	20
<i>Pierre Bayle</i> , un champion de la tolérance..par <i>P. Emmanuel</i> .....	23
Livres de France.....	27
<b>III</b>	
<b>Lettres, Sciences et Arts en Haïti</b>	
Rivalité.....par <i>Yvon Moraille</i> .....	34
Arts et phrases.....par <i>Max Léon Pinchinat</i> ...	37
<b>IV</b>	
<b>Chronique</b> .....	40

## **RHUM BARBANCOURT**

**Apprécié depuis 1862**

**Port-au-Prince  
Tel. 2756**

**Les livres et les manuscrits doivent être envoyés  
au Directeur de l'Institut Français  
3, Avenue Charles Sumner — Port-au-Prince — Haïti  
Téléphone : 5452**

### **ABONNEMENT ANNUEL (6 numéros) :**

**En Haïti : 3 dollars  
a l'Etranger : 3 dollars 50  
Le Numéro est vendu : 3 gourdes (\$ 0,60)**

**Pour la publicité, qui est strictement limitée,  
s'adresser à l'Institut Français.**

## **PHARMACIE SEJOURNE**

**Fondée en 1864**

**ETIENNE SEJOURNE  
(1864-1889)**

**FREMY SEJOURNE  
(1889-1937)**

**RAOUL et MAX SEJOURNE  
(1937)**

### **LABORATOIRE D'ANALYSES**

**Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince**

## I

### René Maran : L'APPORT DE LA RACE NOIRE DANS L'ART EUROPEEN.

Il n'est personne aujourd'hui qui ne sache la passion que le noir a de la musique et ne se figure assez communément que le comte de Gobineau est l'auteur de cette révélation. En réalité, le Messie à œillères de *l'Essai sur l'Inégalité des Races Humaines* n'a fait que prendre à son compte une opinion qu'on trouve déjà exprimée dans de nombreux ouvrages mineurs de la seconde moitié et de la fin du XVIIe siècle.

On relève, par exemple, dans *Saint-Domingue à la veille de la Révolution* du baron de Wimpffen, les lignes suivantes touchant un orchestre nègre : «Cet orchestre, y est-il dit, est composé de deux violons bien supérieurs pour le talent qu'exige leur emploi à la plupart de nos racleurs européens. Ils ont encore sur ceux-ci l'avantage de n'être pas les instruments passifs du plaisir des autres, car ils entrent si bien dans le sens de la chose que la partie de leur corps qui est assise frétille dans un accord parfait avec le pied qui bat la mesure et le bras qui conduit l'archet».

Voilà qui est parfaitement observé et parfaitement rendu. Aussi est-il normal que de Gobineau ait écrit, au Chapitre VII du Livre second de son fameux ouvrage : «L'élément noir est indispensable pour développer le génie artistique dans une race, parce que nous avons vu quelle profusion de feu, de flammes, d'étincelles, d'entraînement, d'irréflexion réside dans son essence, et combien l'imagination, ce reflet de la sensualité, et toutes les appétitions vers la matière le rendent propre à subir les impressions que produisent les arts, dans un degré tout à fait inconnu aux autres familles humaines. C'est mon point de départ, et s'il n'y avait rien à ajouter, certainement le nègre apparaîtrait comme le poète lyrique, le musicien, le sculpteur par excellence».

Le Gobineau qu'on découvre ici est un Gobineau inattendu qu'aurait pu presser sur son cœur Victor Schoelcher, fils spirituel de l'Abbé Grégoire, Victor Schoelcher, apôtre des mariages «fusionnaires», qui devaient, selon lui, supprimer les barrières sociales et raciales dressées par la colonisation et l'esclavage.

On ne peut parler de musique nègre sans toucher mot des danses qu'elle anime, tellement elles sont inséparables et en quelque sorte consubstantielles. Or tout est prétexte à danse, en Afrique noire. Il y a les danses rituelles, les danses tribales, les danses guerrières. Il y a aussi les danses propres à chaque animal, à chaque élément, à tout ce qui vit, à tout ce qui meurt. La voix des koundés, celle des balafons et des tam-tams mâles et femelles leur prêtent la voix dont elles ont besoin pour entrer en transes. Tragédies, comédies, tragi-comédies, elles sont tout cela successivement ou ensemble. Leur transplantation aux Etats-Unis, au Mexique, dans les Guyanes, au Brésil, aux Antilles et à la Réunion les ont à peine défigurées ou abâtardies. En fait, quel que soit le nom qu'on leur y donne, black bottom, cake walk, tango, biguine, samba ou boogie-woogie, elles dérivent presque toutes du *calenda* né sur les côtes de Guinée, et selon toute probabilité originaire du royaume disparu d'Arada.

Ces danses et la musique qui les accompagne, ne sont pas toujours que joie physique. Il leur arrive souvent d'être mélancolie, chagrin, souffrance, douleur, révolte, espoir désespéré, élan de l'âme, mysticisme religieux, plainte étouffée de toute une race cherchant dans la prière à s'échapper de l'esclavage.

Elles nous donnent alors ces «blues» et ces «spirituals» la grande œuvre musicale nègre, chants poignants jaillis du plus profond de l'être, et tout nourris de religiosité.

Les musicologues contemporains savent que ces «spirituals» furent à l'origine présentés au monde musical par un groupe de chanteurs noirs désireux de recueillir l'argent nécessaire à la fondation d'une Université noire. Ce n'est toutefois qu'au début de ce siècle que la profondeur et l'originalité de ces «spirituals» ont été partout reconnues, et qu'on les considère comme «l'une des grandes expressions classiques de tous les temps de l'émotion religieuse et de la mentalité chrétienne».

L'ère atomique ne veut plus rien connaître de cette époque 1900 au cours de laquelle on a assisté, en Europe, à l'intrusion de la musique et des danses nègres. Elles ont fait leur chemin depuis lors. Elles ont bousculé huées, quolibets, colères, et protestations indignées des éclats solaires de leur joie, et tout emporté dans l'exaltation de leur exultation. Elles ont apporté à l'art européen cette grâce de l'enfance, qui a tant de charme, le mouvement de leur jeunesse toujours renaissante, la joie gratuite, la vie cosmique, la frénésie sexuelle, qui est prise de possession, donc acte de virilité, l'ingénuité, la création spontanée, le plaisir qui de sa fantaisie s'alimente et s'enchanté, et enfin

l'idéoréalisme de leurs «spirituals», qui vous saisissent aux entrailles, se répandent dans l'âme et l'inondent des sortilèges de leur spiritualité si semblable à celle des premiers temps de l'Eglise ou des plus beaux jours du moyen âge.

Les plus beaux jours du moyen âge, les premiers temps de l'Eglise sont des époques de ferveur absolue et de foi constructive. C'est cette ferveur, cette foi que le noir apporte à l'art européen. Il lui a rendu, en faisant ce geste, l'éclat d'un printemps qu'on croyait perdu.

Thierry Norbert : «LA SOMME»  
DE PATRICE DE LA TOUR DU PIN.

C'est en 1934 que paraissait, à «La Tortue», un mince volume intitulé «La Quête de Joie», de Patrice de la Tour du Pin. Les lecteurs de ce jeune poète se recrutèrent dans un cénacle restreint, mais ils y perçurent tout de suite l'accent si personnel, le langage créateur, l'inspiration de haut vol. «La Quête de Joie» s'ouvrait sur des fragments qui devaient faire partie, un jour, d'une grande épopée poétique; elle était déjà, en elle-même, plus qu'une promesse. Ceux qui, à cette date, ont lu le poème intitulé «Les Enfants de Septembre», gardaient en eux le rythme étrange et émouvant qui appartient en propre à Patrice de la Tour du Pin.

En 1938, parurent les «Psaumes», véritables hymnes de la Contemplation. Entre temps, aux éditions de «Mirages», dans les Cahiers de Barberie, à Tunis, la «Lucernaire» et l'«Enfer», que l'on recherchait déjà pour essayer de composer d'avance cette «Somme» promise et annoncée dans la Préface du «Don de Passion» (1937) et dont la «Vie recluse en poésie» donnait la mystique et la règle. («Présences», Plon 1938).

Il faut lire l'excellent article que M. Louis Barjon a publié dans le numéro de janvier 1947 d'«Études sur Patrice de la Tour du Pin», à l'occasion de la parution de «La Somme», chez Gallimard, à la fin de l'année 1946. Il a su mettre en lumière l'étrange attrait qu'exerce la poésie de ce jeune patricien élevé en pleine campagne dans les pays de chasse de ses ancêtres et qui, dans cet environnement de bois, de marais, de halliers et de bêtes traquées, part à la recherche de la vérité, non seulement dans les profondeurs de la conscience, mais dans le champ ouvert de la création — gardant, dans cette épopée héroïque, l'atmosphère d'enfance des jeux créés par lui entre sa jeune sœur Phyllis et son frère Aymar.

«Tous les pays qui n'ont plus de légende  
Seront condamnés à mourir de froid,»

chantait Patrice au début de «La Quête de Joie». Cette légende, nous allons la découvrir avec lui tout imprégnée de la nature sauvage qui l'entoure et de la profondeur de sa quête intérieure; et la réalité ne suffisant pas à l'exigence de son chant, il lui faut créer des personnages aux noms fantastiques et où nous retrouvons

quelques réminiscences des origines irlandaises du poète : Lorenquin, Jean de Flatterre, Ullin, Lahol, Gorphoncelet, Thugh, Undeneur, Ellor, Enselieure... des animaux aux noms savamment connus, jaliens de mers, bareuils, idris à manteau... et surtout ces êtres ailés, ces «anges» dont les noms sont remplis de mystère spirituel : Silvatirus, Petits Couronnés, l'Ange Solitaire, l'Ange de la Passion. Imaginez une haute tour où les poètes méditent et vous aurez une idée de cette «Ecole de Tess» où de véritables chevaliers, nouveaux moines de la solitude poétique, méditent et travaillent; ils partent les uns après les autres pour la grande Aventure, à travers marées et brouillards et les régions de froid. Tess est le lieu de départ pour la grande Quête. Et l'on devine que chacun de ces personnages sont des aspects et des moments de l'âme du poète lui-même qui cherche la joie. Toutes les expériences du froid de l'âme, de «l'absence» et de la recherche de soi se perdent, meurent et encourent à la fin la damnation.

Si la «joie» est le but du poète, recherchée pour elle-même, elle ne se trouve pas. Mais ce serait tout ignorer de Patrice de la Tour du Pin que méconnaître qu'il est chrétien. C'est donc son Dieu qu'il trouvera tout en cherchant à sonder le mystère du monde, l'énigme de la création et les profondeurs de son propre être.

S'il part

«Traqué par un mal solitaire»

s'enfonçant

«Jusqu'à la pente du mystère  
Jusqu'à ce lac stérile et froid  
Battu par la lueur des phares  
Où les revenants sont plus rares  
Parce qu'ils sont pareils à moi».

Il subit la tentation du Néant :

«Le voici, le lac des Corbeaux,  
Il est désert, et calme, et lisse.  
D'autres que moi, peut-être, glissent  
En même temps dans son tombeau».

Mais voyez :

«Alors entre les flaques de gel,  
Je vis paraître une anémone  
Si transparente que personne

N'avait entendu son appel  
Son appel tout fait de lumière».

Toutes les forces de sa nature d'homme ne sont pas de trop, toutes les audaces et toute l'ardeur sont mises en œuvre pour la conquête de cette Vérité afin de répondre pleinement aux appels de sa nature charnelle et spirituelle conviée à l'Amour.

«Chercher le sens du monde au milieu des her-  
[bages parfumés

Sur les hauteurs balayées par le ciel»...

Tous ces efforts, ces luttes se traduisent dans ces fragments qui composent la «Somme» et en constituent l'unité. C'est cela qu'il ne faut pas perdre de vue devant l'aspect mystérieux et sans lien apparent de beaucoup de ces poèmes, — pour pénétrer peu à peu le sens de ces personnages, de ces êtres imaginaires. Et c'est bien grâce à cette intense poésie, qui se dégage de toute l'œuvre, que Patrice de la Tour du Pin a pu éviter les inconvénients de l'allégorie — et parce que sa quête est une vie véritable, vécue intensément par lui, lui qui se dit «un enfant de septembre»

«Un de ces enfants sauvages qui errent  
Dans les plus solitaires recoins de l'âme  
Poussés vers je ne sais quel lamentable exil».

Et cette quête ainsi commencée finira par ce cri

«Père ! ah, pitié pour les enfants qui reprennent  
Le cri au bord de la détresse humaine»,

et devient la Joie enfin trouvée

«Aime-moi, montre-moi à quel point tu m'aimes  
J'agrandirai ton cœur pour contenir tout ton  
amour...»

Paul Montel, de l'Académie des Sciences : LE NOMBRE D'OR.

Des liens étroits unissent l'Art et les Mathématiques. Ceux qui, depuis des siècles, le rattachent au nombre d'or sont parmi les plus curieux et les plus tenaces.

Si nous dessinons différents rectangles en faisant varier la longueur et la largeur, passant ainsi du carré au ruban allongé, nous rencontrons une forme que nos yeux d'occidentaux nous révèlent comme la plus agréable : c'est celle du rectangle dont les côtés sont dans le rapport que l'on a appelé le nombre d'or, ou la section dorée, ou la divine proportion, et qui est approximativement égal à 1,6.

Ce nombre d'or a traversé les siècles, depuis l'Ecole de Pythagore qui l'a fait connaître, tantôt sous son aspect mystique, tantôt comme un secret de fabrication transmis par les corporations d'architectes ou de maçons. On le trouve dans le plan et l'élévation des temples et des églises, dans la composition des tableaux et des vitraux.

Le nombre d'or possède de remarquables propriétés arithmétiques et géométriques; il provient de la division d'un segment de droite en deux parties telles que le rapport de la plus grande à la plus petite soit le même que celui de la longueur totale du segment à la plus grande des parties. La valeur numérique de ce rapport est la moyenne entre l'unité et la racine carrée du nombre cinq, soit environ 1,618.

Le nombre d'or est étroitement lié aux décagones et aux pentagones réguliers. Le décagone étoilé inscrit dans un cercle dont le rayon est l'unité à son côté égal au carré du nombre d'or et celui du décagone régulier convexe est égal à l'inverse de ce nombre. Si l'on inscrit dans le même cercle un pentagone régulier convexe et un pentagone régulier étoilé ou pentagramme, le rapport de leurs côtés est égal au nombre d'or. Ces deux pentagones s'obtiennent d'une manière naturelle en faisant un nœud avec un ruban de papier et en l'aplatissant.

Le pentagramme a joué un rôle fondamental dans l'Ecole Pythagoricienne. Il était le symbole de la santé et de l'harmonie, et servait de signe de ralliement pour les membres de l'Ecole et les adeptes des sociétés secrètes qui se sont répandues dans le Monde Méditerranéen.

Nous le retrouvons au Moyen-Age et à la Renaissance, chez les Kabbalistes, alchimistes, magiciens, comme symbole du «microcosme» ou homme physique et astral, qui est représenté, bras et jambes écartés, de manière que leurs extrémités et le sommet de la tête soient placés aux cinq sommets d'un pentagramme.

Le nombre d'or n'est pas seulement lié aux polygones réguliers. On le retrouve dans deux des polyèdres réguliers appartenant à la série des corps platoniciens : le dodécaèdre et l'icosaèdre. Ce dernier est formé de vingt faces ayant la forme de triangles équilatéraux égaux, assemblées cinq par cinq en chacun des douze sommets. Il joue un rôle intéressant dans les mouvements de la danse. M. von Laban, directeur d'un Institut allemand de chorégraphie rythmique, a remarqué que les déplacements angulaires du danseur correspondent à des rotations de  $72^\circ$  au plus, angle au centre d'un pentagone régulier, autour d'axes dirigés suivant les rayons qui vont du centre aux différents sommets de l'icosaèdre régulier. Il a donc adopté ce corps comme élément directeur de son enseignement de la danse et a fait évoluer ses élèves à l'intérieur d'un appareil constitué par trente tiges rigides formant les arêtes d'un icosaèdre de dimensions suffisantes.

Le nombre d'or intervient couramment dans le canon des proportions du corps humain. Chez l'adulte, le nombril partage la longueur du corps étendu ou vertical en deux parties dont le rapport est égal à la section dorée. C'est la valeur statistique moyenne obtenue par un grand nombre d'expériences faites sur des individus normaux. Pour la beauté du visage, il s'introduit dans les rapports des distances verticales et des distances horizontales des principaux traits. Sans doute, les mesures effectuées ne donnent que des valeurs approchées du nombre d'or. Il est néanmoins extrêmement remarquable que l'on obtienne toujours des valeurs voisines de la divine proportion.

C'est en architecture que se manifeste le plus étroitement l'union de l'Art et de la Mathématique et, particulièrement, de la géométrie. L'art grec, qui tenait pour parfaites les proportions humaines s'attachait parfois à les reproduire dans des édifices. Cela donne leur sens plein aux paroles que Paul Valéry prête à l'architecte antique : «Où le passant ne voit qu'une élégante chapelle..., j'ai mis le souvenir d'un clair jour de ma vie. O douce métamorphose! Ce temple délicat, nul ne le sait, est l'image mathématique d'une fille de Corinthe... Il en reproduit fidèlement les proportions particulières».

Pour bien montrer les liens de l'architecture et de la mathématique dans l'établissement des proportions des édifices, je don-

nerai quelques exemples de constructions géométriques employées dans les architectures égyptienne, grecque ou gothique. S'il n'est pas possible de discerner un principe directeur commun, de caractère mystique, artistique ou technique, on verra cependant partout l'imagination et l'invention personnelle soumises à la loi du nombre dans la mesure où le permettent les règles imposées par l'équilibre et la résistance des matériaux.

L'Égypte, mère de l'arpentage et de la Géométrie, en a traduit les lois dans ses tombeaux et dans ses temples. Les lignes générales des sépultures et les coupes des temples sont assez souvent liées au décagone régulier et à la section dorée qui intervient aussi dans la construction des Pyramides et, en particulier, dans celle de la principale du groupe de Giseh, la pyramide de Chéops.

Ce monument a la forme d'une pyramide régulière de la géométrie dont la base est un carré de 230 mètres 36 de côté et la hauteur a 146 mètres 70 en tenant compte du revêtement en granit qui a aujourd'hui presque entièrement disparu. Si l'on mesure la longueur de la distance du sommet à l'un des côtés du carré de base, c'est-à-dire d'une hauteur de l'un des triangles latéraux, le rapport de cette longueur à la hauteur de la pyramide est égal au nombre d'or avec une erreur relative ne dépassant pas le millième.

Si nous passons à l'architecture grecque, nous allons rencontrer des tracés en plan ou en élévation dessinés suivant des rapports numériques simples qu'il est naturel de voir apparaître dans un pays dont la philosophie est dominée par l'idée de nombre. La tombe rupestre de Mira, en Asie-Mineure, est établie à partir d'un décagone régulier inscrit dans sa façade. C'est aussi un décagone qui définit les rapports des colonnes du Parthénon et de leur entablement; un décagone encore qui permet de fixer les proportions de l'Erechtheïon, la tribune des cariatides, merveille d'harmonie et d'équilibre, que l'on rencontre sur le chemin de l'Acropole.

Les architectures romane et gothique nous offrent des tracés géométriques inspirés des mêmes principes. L'église abbatiale de Saint-Ouen, à Rouen, par exemple, est un grand édifice du XIV<sup>ème</sup> siècle dont le plan est établi à partir du polygone régulier de quinze côtés. Une des roses du transept est aussi divisée en quinze parties égales et porte un pentagramme en pierre.

Nous venons de voir le rôle du nombre d'or dans la construction des édifices. Il n'est pas absent non plus des œuvres d'art à deux dimensions, vitraux, tableaux, gravures, reliures, etc...

De patients travaux ont permis de retrouver la divine proportion dans un grand nombre de ces œuvres. Elle figure en particulier dans la fresque de la *Crucifixion* de Fra Angelico, dans le *Printemps* de Botticelli; dans des gravures du XVI<sup>e</sup> siècle dont l'une représente l'*Adam et Eve* de Raphaël; dans la *Mélancholia* d'Albert Dürer; dans un plat de reliure du XII<sup>e</sup> siècle en cuivre découpé du Musée de Cluny, Paris.

*Maurice Bedel* : LES ROUTES ONT UNE AME.

Oui, cela est bien certain, les Pays-Bas ont leurs chaussées de briques qui font double usage de route et de digue; la Hongrie a ses longs chemins plats bordés de blés et de lins; les Anglais se promènent dans le pays d'Oxford, dans le Yorkshire, par des allées de parc; d'autres ont, sur quelques centaines de kilomètres, des autostrades qui dévorent le paysage et n'en laissent que des miettes; d'autres encore, en leurs montagneuses patries, circulent sur des spirales, des ellipses et des paraboles; d'autres enfin ne vont jamais qu'à pied, à âne ou à mulet par des sentiers de roches et de pierrailles.

Or, il se trouve que la France est la nation, au monde, la plus riche en routes de toute espèce : de plaine, de montagne, de bord de l'eau, de forêt, de crête et de corniche; qu'elle fait à ses visiteurs les honneurs de son sol avec le souci qu'ils y trouvent à leur gré des chemins ombragés ou des voies de lumière, qu'ils y puissent flâner ou courir, rêver, s'instruire ou bien s'amuser de vitesse; qu'elle les mène où leurs désirs les plus singuliers les attirent : s'ils sont botanistes, elle met à portée de leur main les flores rares de la haute montagne et des marais de la Camargue; s'ils sont spéléologues, elle les conduit tout droit aux gouffres des Pyrénées ou de la Dordogne; s'ils sont curieux de préhistoire, elle les dirige, selon leur goût, vers les deux mille menhirs de Carnac, les champs de silex du Sud de la Touraine ou les graffiti de la Madeleine. Tout chemin de France mène à un lieu de la terre dont on peut être assuré qu'il n'a pas son pendant ailleurs; l'on y est en pays de diversité, dans le pays même où ce n'est point risquer la déconvenue que d'aller au hasard, le nez au vent et la fleur aux lèvres.

La route ici est une amie attentive au bien-être et au plaisir de celui qui se confie à elle. Bordée d'ormeaux, de platanes, d'acacias ou de pommiers, elle donne de l'ombre et de la fraîcheur. Ceux qui l'ont tracée, on dirait qu'ils se sont fait un jeu de ménager au voyageur des vues ravissantes de lui réserver ici l'apparition d'un horizon de coteaux successifs passant par toute la gamme du bleu, là l'aimable accueil d'un vallon où dorment des étangs. On voudrait s'arrêter en ces endroits plaisants, y planter sa tente, y faire sa vie... On poursuit son chemin et on ne le regrette pas car, plus loin, la route ménage au voyageur la sur-

prise d'une prairie plantée de hauts peupliers menant à pente douce vers une rivière à nénuphars et à ablettes, et c'est bien là que l'on planterait sa tente si... Eh bien, si l'on pouvait planter sa tente où, comment et quand on en a le désir.

Je songe, en écrivant ces lignes, aux routes innombrables que j'ai, depuis trente ans, parcourues à pied, à bicyclette, à cheval, en auto, non seulement en France mais dans une grande partie du monde. C'est la route de France qui, dans mes souvenirs, est la plus route des routes, la route en soi, la route absolue, et c'est être route absolue que de mener le voyageur à son but en ayant soin qu'il trouve les kilomètres trop courts, les étapes trop rapprochées, qu'il oublie, en avançant, le temps et la distance, et qu'il regrette, en arrivant, d'être déjà au terme de sa course.

Chacun de nous porte en lui-même tant d'images de la patrie, tant de souvenirs du sol natal, qu'il ne peut se défaire de l'habitude de les opposer aux plus beaux paysages qu'il rencontre sur d'autres points de la terre. J'ai beau me rappeler certaines routes bordées de mousses et d'airelles des forêts de Transylvanie, aussitôt apparaît dans mon souvenir un chemin de Haute-Savoie courant aux flancs du Mont-Blanc, lui aussi menant ses détours parmi les mousses et les airelles et qui me semble plus touchant, plus amical que l'autre; et si je me laisse aller, ce n'est plus un chemin des Alpes, ce sont dix autres chemins des monts de ma patrie qui se dessinent à mes yeux... En un instant, ces images françaises ont eu raison d'une des plus jolies routes des monts de Roumanie.

Quel est ce parti qui aveugle à ce point l'esprit le plus indépendant? Je voudrais oublier les rives de la Loire quand je parcours les bords du Parana argentin; j'aimerais me débarrasser de la vallée du Rhône quand je promène mes pas dans celle de l'Hudson. Quelle que soit la beauté que je trouve au Parana ou à l'Hudson, je me sens envahi par la nostalgie d'un tournant de mes rivières, par le regret d'être éloigné de leur cours familier. Pourtant le Parana dans sa majesté l'emporte sur le plus beau des fleuves de France, l'Hudson entre ses hautes falaises ne saurait se comparer à mon Rhône. Encore, les fleuves sont-ils tout proches d'être vivants; certains même sont des dieux. Mais les routes?

Je tenterai sans chauvinisme, de m'expliquer à quoi tient la primauté des routes de France sur celles que je parcours ailleurs. Il me semble qu'elles sont en amitié avec le voyageur, qu'elles lui révèlent leur âme avec une naturelle gentillesse. Les talus qui les bordent tiennent un langage de fleurs qui pénètre le

cœur. Les arbres qui les ombragent font de leur ombre une sorte de caresse qui enveloppe la marche. Eh quoi! me direz-vous, est-ce que l'ombre du Canada ou de l'Uruguay n'est point caressante à celui qui s'y déplace? Je vous répondrai d'abord qu'il est peu de pays, hors le pays de France dont les routes soient ornées d'arbres de bordure, ensuite je vous dirai que celles de mon pays ont une façon tout à elles d'être bienfaisantes au voyageur : elles le traitent comme un familier, elles lui laissent croire qu'elles le reconnaissent qu'elles savent qu'il est sensible à la chaleur; bref, elles lui marquent une sorte de camaraderie que je n'ai rencontrée ni de la part des grand'routes bétonnées de la voirie moderne, ni de celle des pistes africaines, ni même de celle des sentiers de la Grèce jadis foulés par les pieds des déesses.

Il faut connaître l'âme des routes. L'âme de la route française se dégage tout naturellement de ses banquettes de gazon où fleurissent des plantes sans malice ni fierté, des pissenlits, des chicorées, des pâquerettes. Elle tient au voyageur un langage plein de bonnes intentions; elle lui parle sans cesse et à propos de rien, par plaisir de s'exprimer, par bavardage, en quoi elle est bien de mon pays.

Elle lui dit : «Es-tu content? Les choses vont-elles à ton gré? Aimes-tu ma façon d'être, ma parure et mon vêtement? Comment trouves-tu ce champ de bleuets, là, à gauche? Et ce buisson d'églantiers? Arrête-toi donc, cueille un bouquet pour ta femme... As-tu soif? Voici une auberge où le vin est agréable... Oui, je suis un peu monotone en ce moment, mais c'est l'affaire de deux ou trois kilomètres; après quoi tu auras, comme ils disent sur leurs écriteaux, des tournants dangereux. Moi, dangereuse? Quelle drôle d'idée! Fantaisiste, oui; désinvolte, oui. Mais dangereuse!... Pff!»

Elle est ce qu'elle est, sans manières et sans façons avec ce goût de plaire qui n'est pas seulement le propre des français, mais qui est aussi dans le caractère du paysage français, des rivières et des montagnes françaises, des vallées et des plages françaises, et qui fait dire à tant de nos amis étrangers que la France est le sourire de l'Europe.

**Roland Dorcély : VODOU (\*)**

**vodou**

**péto congo**

**abobo**

**les tiges gambadent sur ce pré de cuir jaune**

**et nos pas d'écrevisse**

**nos lèvres tordues agitent un ratelier sauvage**

**nos corps dilatent**

**abobo**

**on danse**

**on saute**

**on court**

**vite**

**comme des vagues adultes**

**le tout s'arrête**

**sec**

**et la nuit tire la langue en s'essuyant les yeux.**

---

(\*) Les auteurs haïtiens ou français doivent adresser à l'Institut Français, les poèmes qu'ils aimeraient voir publiés à cette place.

**Gaston Criel : L'ACCORDEON DU VIEUX FAUBOURG.**

*Au faubourg mijoté de soleil  
le coin de la rue du Grand Bac  
se berce d'accordéon.*

*Les filles du dimanche  
sont poudrées à l'amour  
et poussent de la hanche  
les étreintes du jour.*

*L'accordéon du vieux faubourg  
sent l'usine qui dort  
et le pas des garçons  
qui embarquent au béguin.*

*La danse finie  
aux draps souillés ils gémiront  
dans la chambre au deuxième  
de l'hôtel à Léon.*

*Et l'accordéon meurt  
à l'aube pantelante  
du Lundi fatigué  
qui s'écoule du cœur.*

Henri Certigny : TOILETTE.

*Electricité, auxiliaire du soleil.*

*Je moule mon visage dans l'eau.*

*Elle décolle l'adhérence des paupières papier gommé.*

*Au fond du bassin, le dernier lambeau du sommeil se dissout  
[comme un sucre.*

*H<sub>2</sub>O :*

*Je me lave dans le passé d'un nuage,*

*et je pense aux fontaines qui se lavent toujours;*

*je pense à l'eau aérienne des pluies,*

*aux sources délurées dévidant leur serpent in de fraîcheur,*

*aux ruisseaux sinueux comme des diagrammes;*

*je pense aux perles fluides des larmes que sécrète la douleur.*

*Le miroir me dit bonjour.*

*Il n'y a pas encore de sueur en fil argenté au fond de mes rides.*

*Atmosphère, linge de la Terre*

*Le linge frais glisse agréablement sur le corps,*

*c'est une petite joie tangente à ma vie,*

*je la happe au vol comme une mouche,*

*je l'enregistre, la grave dans la pierre,*

*car ma sagesse est trop sage pour abandonner au souffle de la  
[distraction*

*la moindre rognure, la moindre esquille de bonheur.*

*J'ouvre un sentier dans la brousse de ma chevelure.*

*Mes vêtements m'attendent...*

*Ils limitent grosso modo le volume que j'occupe dans l'espace.*

*Je m'incarcère dans mon costume, me travestis en bourgeois  
[mascarade.*

*Je noue le suicide de ma cravate.*

*Je fourbis ma denture : manger, mordre, mâcher, vivre.*

*Je reconstate entre deux gestes que je suis un hochet de l'Infini.*

André Delacour : ANDRE MALRAUX.

Par la vigueur d'une personnalité qu'il a fait passer dans la violence d'une œuvre littéraire, M. André Malraux est apparu comme l'un des maîtres les mieux entendus et les plus suivis de la jeunesse d'aujourd'hui. Parce que dans le monde, la pensée est devenue la servante et souvent l'esclave de l'action, il a voulu transformer l'action en pensée. Et parce que l'action poussée au paroxysme est la Révolution, c'est de la Révolution qu'il s'est fait le théoricien.

C'est elle qui est l'inspiratrice de tous ses romans, qui leur donne leur puissance et leur éclat, mais aussi leur monotonie. Le décor change; il peut nous faire passer de Chine en Espagne; nous n'y voyons pas moins se dérouler des scènes semblables de guerre civile et de menées révolutionnaires. Les personnages de ces romans ne sont pas des êtres vivants, fortement individualisés avec ce quelque chose d'unique et d'essentiel qu'on voit à ceux de Balzac ou de Dostoïevsky. Mais, interchangeable, sans visage précis, ni psychologie différenciée, ils sont les porte-parole de l'auteur, les voix dont il se sert pour poser le problème de la vie et, moins pour le résoudre que pour le trancher.

Que sont en effet : *Les Conquérants*, *La Condition humaine*, *La Voie royale*, *La Lutte avec l'Ange*, *l'Espoir*, sinon des peintures, toujours recommencées avec autant de frénésie, de batailles, de massacres, de bombardements, d'héroïsme et de sauvagerie? Un récit saccadé, un style haletant, la fulguration d'images saisissantes, la décharge d'une sensibilité ou d'une pensée longtemps contenue ajoutent aux couleurs violentes et au pathétique de ces peintures.

Pourtant, ce n'est pas pour cela qu'André Malraux est admiré et suivi par une partie de la jeune génération. Dans l'inquiétude et l'agitation de celui-ci, elle reconnaît les siennes. Comme lui, n'ayant plus de foi en une Providence divine, ni d'espoir en une existence future, c'est dans la Révolution qu'elle veut trouver ce qui rend sa valeur à la vie.

Mais l'auteur des *Conquérants* ne voit pas dans la Révolution un moyen d'améliorer une situation politique ou un état social. Garine, le principal personnage de ce roman, s'en explique ainsi : « Si je me suis lié si facilement à la Révolution, c'est que ses ré-

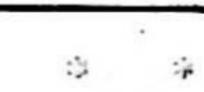
sultats sont lointains et toujours en changement. Au fond je suis un joueur. Comme tous les joueurs, je ne pense qu'à mon jeu.»

C'est qu'en effet André Malraux ne croit pas l'Homme ni la Société perfectibles. Quelques hommes cependant peuvent donner, sinon des vertus à eux-mêmes, du moins du prix à leur vie. La Révolution est leur climat spirituel. Alvear, un personnage de *l'Espoir*, déclare que «la Révolution joue, entre autres rôles, celui que joua jadis la vie éternelle...» Seuls, ils ne sont peut-être pas capables de grand'chose. Mais, lisons-nous plus loin dans le même ouvrage, «les hommes unis à la fois par l'espoir et par l'action accèdent, comme les hommes unis par l'amour, à des domaines auxquels ils n'accéderaient pas seuls.» Pour Malraux il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'individualisme séparé de la collectivité. Il ne méconnaît pas que l'individu s'oppose à cette collectivité. Mais il constate aussi qu'il s'en nourrit. «Et l'important, ajoute-t-il, est bien moins de savoir à quoi il s'oppose que ce dont il se nourrit.»

Mais l'état de révolution que le romancier réclame comme climat spirituel nécessaire à l'Homme contemporain, place l'existence de cet homme constamment entre la vie et la mort. Or, l'on peut affirmer que c'est l'idée qu'on se fait de la mort qui donne son sens, sa couleur et sa résonance à la vie. Pour André Malraux, risquer de mourir à chaque instant, c'est vivre avec exaltation et avec grandeur. Et la dignité de l'homme, lisons-nous dans *La Lutte avec l'Ange* «c'est d'appartenir à la seule espèce humaine qui eût appris, — et si mal, — qu'elle peut mourir.» Quand cet homme est persuadé que pour lui, tout finit à la mort, quand il juge que «la tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin, qu'à partir d'elle rien ne peut plus être compensé», il sent sa menace continuelle donner à ses jours, à ses actes et à ses pensées une intensité qui souvent atteint jusqu'à l'extase. Cette menace aiguë et fortifie sa volonté de vivre. Et comme cette volonté se traduit en actes, sa vie ne vaut que ce que vaut son action. C'est pourquoi, dit Malraux dans *La Voie Royale*, il importe de «se lier à une grande action quelconque et de ne pas la lâcher.»

Mais est-il d'action plus grande que celle de s'élever jusqu'à une philosophie plausible de l'existence, ou de créer de la beauté? «quelque chose d'éternel demeure en l'homme, en l'homme qui pense, est-il écrit dans *La Lutte avec l'Ange*, quelque chose que j'appellerai sa part divine : c'est son aptitude à mettre le monde en question.»

Or, c'est surtout par la création artistique, par la beauté que l'homme met le monde et lui-même en question, qu'il donne de la dignité à sa personne et fournit une justification au mystère de sa vie. Dans son dernier ouvrage et son chef-d'œuvre, cette *Psychologie de l'Art*, parue il y a quelques mois, André Malraux nous montre en termes inoubliables que l'art en effet nous permet « l'espoir que l'homme, et non le chaos, porte en soi la source de son éternité. » Cette éternité ne repose pas dans les œuvres, même les plus parfaites, toutes destinées tôt ou tard à la destruction, mais dans le génie humain qui ne cesse de renaître sur des ruines et de s'opposer au néant. Cependant, pour être créatrice et victorieuse, cette renaissance du génie doit toujours avoir, elle aussi, le caractère d'une révolution. C'est projeté vers l'avenir, et non adossé contre le passé, que l'homme, selon André Malraux, peut et doit ravir à la mort sa part d'immortalité. »



## II

### COURRIER DE FRANCE

#### ASPECTS DE L'UNIVERSITE DE PARIS

Par Raoul AUDIBERT

C'est à Mgr Jean Calvet, recteur émérite de l'Institut Catholique, qu'est revenu le soin de préfacier et de conclure un ouvrage où dix professeurs de Sorbonne, représentant l'enseignement officiel, évoquent l'histoire de leur Université. Ce livre récent (1) est donc tout d'abord un témoignage valable sur la liberté de l'Enseignement en France puisque l'ancien animateur de l'Institut d'enseignement supérieur « libre » parle de l'Université de Paris et s'en réclame avec autant de droits que des professeurs dépendant de l'Education Nationale. Mais il offre ensuite cette originalité d'être à la fois une œuvre de compétence et d'amour puisque des maîtres présents chaque semaine dans les amphithéâtres du Quartier Latin se sont attachés, chacun sur le terrain et dans le temps qu'il connaissait le mieux, à dégager les traits profonds d'une Institution séculaire.

Ce que l'on retient en effet surtout de cette lecture c'est qu'aux bornes extrêmes de son évolution, tant à l'instant de sa fondation que dans sa vie actuelle, l'*Universitas parisiensis* témoigne d'une même attitude et d'un même caractère. Au XII<sup>ème</sup> siècle comme au XX<sup>ème</sup> se retrouvent l'indépendance, l'universalité, l'afflux d'une audience étrangère : même si les raisons en ont changé, là est le fait capital pour ce lieu du monde vers lequel revient parfois la pensée de ceux qui y sont passés.

\* \* \*

L'esprit d'indépendance flotte, on le sait, dans l'air de la Montagne Sainte-Geneviève. Maîtres et élèves s'en font aujourd'hui un point d'honneur constant. Mais leurs lointains prédécesseurs se réclamaient déjà du même esprit et c'est par un geste d'indépendance qu'ils se sont formés en corps.

Depuis Charlemagne, l'autorité épiscopale régnait à Paris sur l'Ecole Notre-Dame qui débordait à peine de la Cité par les ponts chargés de maisons. Tous les « arts » et la science maîtresse — la théologie — s'y concentraient sous la dure férule du chapitre. Mais, dans les vignobles penchant vers la Seine, l'abbaye Ste. Geneviève, échappant à la juridiction de l'évêché, offrait un lieu d'études plus libéral.

---

(1) «Aspects de l'Université de Paris» : Albin Michel, éditeur, Paris 1949.

Abélard y avait émigré au XII<sup>ème</sup> siècle et, de cet exemple, naquit un entraînement toujours plus grand chez les maîtres et les élèves, à échapper à la tutelle de l'évêque. Le début de XIII<sup>ème</sup> siècle vit s'affirmer ce mouvement d'évasion, loin des interventions abusives du chancelier épiscopal, de ses demandes de serment et de ses exigences fiscales pour l'obtention de la *licentia docendi*. Dès 1209, un document révèle que, sortis de la Cité, établis pour la première fois sur la « Montagne » qu'ils allaient rendre éternellement célèbre, les maîtres des quatre facultés se présentent comme un corps indépendant de l'évêché. En 1229 tous se considèrent comme formant une *Universitas*, c'est-à-dire une collectivité de métier ayant son autonomie.

Dans toutes les étapes de cette émancipation, les clercs avaient été soutenus par la papauté, car le Saint-Siège voyait, dans ses desseins œcuméniques, les avantages à attendre d'un corps affranchi des autorités ecclésiastiques locales. Plus tard encore, le pape soutint « l'Université » contre le contrôle royal de Louis IX. Doit-on ici parler d'une inféodation succédant à une autre ? Était-ce au contraire liberté que cette attente d'une bulle papale. Oui, car il faut se replonger dans l'atmosphère même de l'époque, comprendre que ce recours à Rome était, pour le temps, l'appel à l'autorité spirituelle la plus haute : l'évêque et le roi figurant les pouvoirs établis et la contrainte matérielle, c'était se libérer, c'était faire acte d'indépendance que chercher refuge dans ce qui représentait alors la conscience, indépendante de tout lien temporel. A leur façon les clercs parisiens prétendaient ainsi ne relever que du seul esprit. La tradition n'en a point été oubliée.

\* \* \*

« A ce rattachement au Saint-Siège, dit M. Louis Alphen, les maîtres et les étudiants ont gagné non seulement de pouvoir se réaliser d'une façon plus complète et plus libre mais aussi de voir plus grand et plus large. A puiser directement leur inspiration à Rome ils ont gagné de pouvoir élaborer dans le Paris capétien un système d'une valeur universelle... »

A la théologie, clé de voûte spirituelle à quoi aboutissaient nécessairement toutes les études moyenageuses, devait revenir le rôle de conférer ce caractère d'universalité à l'enseignement parisien. D'autres villes universitaires avaient alors la gloire et leur attrait : Bologne, Oxford, Tolède, et, en France, Orléans, Montpellier. Mais Paris avait sa faculté de théologie. En un siècle Albert le Grand, Saint-Thomas, Saint-Bonaventure et Duns Scott, le docteur subtil, y enseignèrent pour toute l'Europe. Des présences si grandes et si continues ne sont pas sans raison. Après avoir libéré l'Université, la Papauté la choyait.

Son but « était de fortifier la science théologique en donnant à l'Université de Paris une sorte de monopole, en faisant de cette Université l'école de théologie par excellence, chargée de subvenir aux besoins du monde chrétien tout entier ». Paris, reine de la théologie, conseil obligé de Rome pour les cas majeurs devenait ainsi « le moulin dans lequel tout le froment de Dieu

est moulu pour la nourriture du monde ». De là, dans les temps reculés de ses origines, le rôle de foyer de son Université et sa puissance de rayonnement. De tels caractères lui sont demeurés, au delà des siècles chrétiens. C'est aujourd'hui dans d'autres domaines et pour un autre esprit que se manifeste l'universalité de son enseignement, mais c'est toujours en raison d'un attrait séculaire qu'on vient à elle, dans cette Sorbonne où la Théologie a, la première, enseigné à une certaine lumière et sous l'aspect de la généralité, les rapports de l'homme et du monde.

\* \* \*

Voilà pourquoi, sur sa Montagne où la Seine disparaissait derrière les clochers, l'Université du Moyen-Age avait ses collègues étrangers, l'Irlandais, l'Écossais, le Flamand, le Romain. Confondus par l'usage de l'universel latin, les clercs de tous pays buvaient à la quadruple source de ses quatre facultés. Celles-ci, aujourd'hui, ont éclaté en vingt instituts spécialisés. Leurs 381 professeurs enseignent 36.000 étudiants, mais 17 pour cent de leur présence juvénile demeurent d'origine étrangère. Ces jeunes hôtes, les plus chers et les plus fidèles, gardent leur langage au sortir des cours. Ils transforment en Babel la Cité Universitaire de Paris qui constitue aux confins de la ville le rassemblement international le plus nombreux et le plus lumineux qui soit au monde. Le signe d'alliance demeure donc après huit siècles, comme aux jours où Barthélemy l'Anglais, étudiant et professeur de l'antique Université, disait en des termes de naïve reconnaissance : « Paris reçoit de toutes les parties du monde ceux qui à lui viennent, paisible et au bon air et sur bonne rivière pour les clercs, et qui a prés, champs et montagnes pleines de beautés pour rafraîchir la vie des écoliers quand ils sont lassés et travaillés d'étudier... ».

PIERRE BAYLE

UN CHAMPION DE LA TOLERANCE

Par Pierre EMMANUEL

« C'est le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit » dit de lui Voltaire, qui s'y connaissait. Et, certes, sa vie même fut une épreuve de dialectique. Ce pyrénéen qui avait du sang d'Albigeois dans les veines, naquit dans une famille de pasteurs, mais fut élevé chez les Jésuites de Toulouse, qui en firent un catholique en moins d'un an : six mois après avoir passé ses thèses, qui s'ouvraient par un emblème marial, il retournait à la religion de ses pères, devenait professeur à l'Académie de Sedan, fermée six ans plus tard sur l'ordre de Louis XIV, qui mijotait la révocation de l'Edit de Nantes, s'exilait alors à Rotterdam, où il enseigna la philosophie à l'Ecole Illustre, tâchait, malgré ses déboires de maintenir la balance égale entre catholiques et protestants; apprenait, au lendemain de la Révocation, la mort de son frère Jacob dans un « cachot puant et infect », devenait pamphlétaire sous le coup de la douleur; ne s'en voyait pas moins accusé d'athéisme par les siens, et destitué, dénoncé de plus comme le chef des partisans de la paix entre la Hollande et la France; au milieu de ses tribulations diverses, écrivait toutes sortes d'ouvrages, depuis les *Nouvelles de la République des Lettres* jusqu'au *Dictionnaire*, et polémiquait avec vingt autres penseurs dispersés dans toute l'Europe; contradicteur imbattable, et qui s'en prenait à lui-même autant et plus qu'à la pensée d'autrui; toujours en doute, scrupuleux jusqu'à la hantise, et n'épuisant jamais aucun sujet tant il soulevait d'objections à mesure : à lui seul toute une époque, au carrefour du XVIIe et du XVIIIe siècles, et servant de champ de bataille à ces deux frères ennemis. Tel fût Pierre Bayle, descendant de Montaigne et de Descartes, d'Erasme mais aussi de Pascal, et père spirituel des Encyclopédistes qu'il aurait peut-être reniés.

Il n'est pas de génie plus français : plus clair, et cependant plus soupçonneux devant cette clarté même; plus dispersé par sa curiosité universelle, et tout à coup plus concentré; plus paresseux et plus actif; plus superficiel, et plus profond; plus ironique et plus grave. Ces qualités ne sont contradictoires qu'en apparence : leur juste équilibre produit la mesure essentielle, en un temps où tout change, où la guerre civile surgit de l'excès des opinions opposées. Parmi les nobles figures que l'Europe a vu naître, Pierre Bayle est le témoin le plus logique et le plus sagace de la tolérance considérée comme l'un des modes de la raison. Il y eut, certes des esprits aussi tolérants : aucun ne le fut par un aussi constant effort de la raison se critiquant elle-même. A lire le portrait que Bayle nous trace de Mélanchton, nous croyons voir se dessiner le sien propre :

« Un grand génie, soutenu d'un grand savoir, ne trouve guère que le tort soit tout d'un côté : il découvre un fort et un faible dans chaque parti, il comprend tout ce qu'il y a de plus spécieux dans les objections de ses adversaires, et tout ce que ses preuves ont de moins solide... Mélanchton... demeurait dans un sens froid, et qui laissait agir son génie sur le pour et sur le contre; et comme il aimait la paix, et qu'il déplorait les désordres que le schisme avait fait naître, il était plus disposé à juger favorablement de plusieurs doctrines, que les esprits chauds prenaient pour un fondement de la rupture; et qu'il eût voulu qu'on eût tolérées afin de faciliter la réunion. Sa modestie et ses expériences le rendaient un peu défiant... Pouvait-il répondre que le temps ne l'instruirait pas encore mieux ? Voilà ce qui l'empêchait d'être décisif ». (*Dictionnaire, article Mélanchton*).

\* \* \*

Tel est l'homme, « modeste un peu défiant » : libre au surplus de toute attache, parce que pauvre et sans besoins. Il vit dans une époque troublée, où les haines doctrinales aveuglent la plupart des esprits : protestant, il a dû fuir la persécution catholique; mais dans son pays d'asile il connaîtra la persécution des siens qui dénoncent sa liberté de pensée. On connaît la malédiction chinoise : « Puissent tes enfants vivre dans une époque historique ». Le sens nous en paraît évident, comme il l'était à un moindre degré, du temps de Bayle. Mais un esprit perspicace trouve peut-être en de telles époques un stimulant à penser : il y saisit les déformations de cet animal politique qu'est l'homme, l'altération systématique du vrai qui maintient les peuples dans le ressentiment et l'orgueil. Il étudie l'âme collective, si facile à rendre esclave, — l'enfance de l'art pour les dirigeants. Du temps de Bayle, les techniques de la propagande n'étaient pas au point comme aujourd'hui. Cependant l'histoire (au sens moderne) venait de naître, et déjà l'esprit de secte la travaillait. C'est Pierre Bayle, qui le premier, fixe les qualités de l'historien, la méthode scientifique de l'histoire : et cela, en partant d'une critique sévère des historiens de son temps; critique si âpre, si éloquente parfois, que sa langue d'une raison rigoureuse paraît se changer de lumière en feu. Écoutons-le définir l'indépendance de l'historien :

« Tous ceux qui savent les lois de l'histoire tomberont d'accord qu'un historien, qui veut remplir fidèlement ses fonctions, doit se dépouiller de l'esprit de flatterie, et de l'esprit de défiance, et se mettre le plus qu'il lui est possible dans l'état d'un stoïcien qui n'est agité d'aucune passion... Un historien en tant que tel est comme Melchisedec, sans père, sans mère, sans généalogie. Si on lui demande : « D'où êtes-vous » il faut qu'il réponde : « Je ne suis ni Français, ni Allemand, ni Anglais, ni Espagnol, etc... je suis habitant du monde, je ne suis ni au service de l'empereur, ni au service du roi de France, mais seulement au service de la vérité; c'est ma seule reine, je n'ai prêté qu'à elle le serment d'obéissance »... Tout ce qu'il donne à l'amour de la patrie est autant de pris sur les attributs de l'Histoire, et il de-

vient un mauvais historien à proportion qu'il se montre un bon sujet ». (*Dictionnaire*)...

Un souci minutieux de l'exactitude des faits, du contrôle des témoignages, de l'authenticité des sources, une volonté de ne se fonder que sur des preuves avérées, ont fait de Bayle un historien, certes, mais aussi le premier des grands journalistes, et qui devrait servir d'exemple aux journalistes d'à présent. Quand Bayle étudie le rôle et l'influence des gazettes, il se montre prophète, et souvent prophète de malheur. Cette lettre à Minutoli, l'ironie n'en serait-elle pas de mise de nos jours? « Nous sommes, vous et moi, un peu nouvellistes; c'est pourquoi vous ne trouverez pas étrange que je débute par des réflexions sur le combat de Senef. Il est assez plaisant de voir que l'un et l'autre parti s'attribue la victoire avec des fanfares et des applaudissements incroyables... On avait cru jusqu'ici que le gain de l'un était la perte de l'autre et qu'en même temps qu'on se réjouissait d'un côté, pour une victoire remportée, on pleurait de l'autre le malheur et la honte d'une défaite. Mais ces vieilles maximes ne sont plus de mise : notre siècle se conduit bien autrement, et en dépit du sens commun, on y voit des triomphes et des vainqueurs, sans qu'il y ait des vaincus. On ne saurait assez blâmer l'institution de la gazette, de la façon qu'on la compose présentement. C'est le fléau et la peste de l'histoire ».

Pierre Bayle a dit bien d'autres choses, qui toutes s'appliqueraient à notre temps. Il a vu, et démontré par raisons irréfutables, que la propagande, ce nom moderne du mensonge, enfante l'injustice et détruit le respect de l'homme pour l'homme. Il a dénoncé les procédés totalitaires que l'on voit employés aujourd'hui comme alors, mais sur une plus grande échelle : « Vous fermez tous les ports et toutes les issues du royaume; vous condamnez aux galères ceux qui se voudront sauver; vous empêchez d'avoir de quoi vivre ceux qui ne changent pas de religion; on ne voit aucune fin à la misère; vous enviez aux misérables le dernier asile qui les tirerait de peine, à savoir la mort; et après cela, vous pouvez vous glorifier qu'on ne pend plus personne? C'est un nouveau genre de cruauté plus insupportable que celui de vos pères. Car, encore, sous leur direction, avait-on le plaisir de ne souffrir pas longtemps, et de mourir pour sa cause ». Toute la technique de l'oppression absolue tient en ces quelques lignes.

Mais qui donc lit Bayle aujourd'hui? Certainement pas les politiques. Qui donc aujourd'hui se préoccupe de chercher remède en parlant raison à des êtres raisonnables, à ce que nous subissons comme un fait qui ne dépend plus de nous? Nous en sommes venus au point que, selon Bayle lui-même, les hommes en sont réduits « à la ridicule controverse de se dire réciproquement : *Tu es opiniâtre parce que je soutiens la vérité*; sans qu'aucune règle commune ne nous puisse tirer de ce jeu de mots, et de ce combat d'enfants qui se jettent et se rejettent la même pierre; de ce jeu de paume; où la même balle va et revient incessamment. Voilà où nous en sommes, selon

les beaux principes de ces messieurs; sans aucun moyen de discerner la confiance d'avec l'opiniâtreté, que par la pétition du principe et parce qu'il nous plaît de donner de beaux noms à ce qui nous appartient, et des noms infâmes à ce qui convient aux autres. (Commentaire philosophique).

LIVRES DE FRANCE.

Jules SUPERVIELLE — *Oublieuse mémoire*.

(Gallimard, Paris, 1949)

Après avoir évoqué les « matins du monde », les « amis inconnus », la jeunesse de la nature et du cœur, Jules Supervielle dans son dernier recueil de poèmes au titre si évocateur d'*Oublieuse mémoire*, retrouve tous les grands thèmes de sa poésie, mais les rend plus troublants et plus humains à la fois, par l'écoulement du temps qui métamorphose les souvenirs et alourdit le cœur de l'homme. Dans les *Gravitations* déjà, publiées il y a plus de vingt-cinq ans, le temps était l'inquiétude secrète de cette poésie toujours jeune. Aujourd'hui la « légère mémoire » du poète, sa « sœur obscure », entre-croise les souvenirs de la nature et de l'homme, en des poèmes où la terre et la mer sont tout imprégnées et vibrantes de souci humain.

Le poète est entièrement maître de ses rythmes et de ses formes poétiques dans lesquelles s'insère chaque courant d'inspiration : il n'a pas abandonné le vers libre, de type claudélien à peine rythmé, où le lyrisme jaillit soudain d'un récit qui côtoyait la prose ; le vers régulier mais court, de six ou huit pieds soutient des poèmes dont l'inspiration discrète glisse, à mi-voix secrète et tendre :

Grande dame des profondeurs,  
O voisine de l'autre monde,  
Me voulez-vous en eaux profondes  
Aux régions de votre cœur?

L'alexandrin enfin exprime un lyrisme plus lourd, une voix plus assurée d'elle-même. Porté par un rythme large auquel il sait donner une sorte de lenteur solennelle, Jules Supervielle retrouve tout naturellement la grande tradition poétique française. Avec une spontanéité poétique plus grande que celle de Valéry, pour qui le poème prenait toujours la forme, selon sa propre expression, d'un « exercice », Supervielle parvient aujourd'hui à concilier l'inspiration la plus directe et la plus personnelle avec une forme qui a renoué discrètement une tradition poétique vieille de quatre siècles : depuis ses premiers poèmes, sans aucun abandon ni aucun reniement, il est passé progressivement de ce qu'il appelait lui-même un « surréalisme humain » à une sorte de classicisme.

Au terme de cette évolution, le plus long poème d'*Oublieuse Mémoire*, *La Terre chantée*, en ses quatorze strophes de dix alexandrins, évoque une terre toute pétrie d'humanité, une terre que l'homme, « au

visage alourdi par la nuit», a inconsciemment trahie, en se repliant sur soi et en s'isolant de la nature maternelle qui l'entoure. La terre se ressaisit elle-même en ses jours et ses nuits en ses continents qu'elle invoque comme ses enfants : l'Europe, «Fontaine de l'Espoir et vieux puits de rancœurs», la France, «où tout se tient à la bonne distance», l'Amérique «longue fille», qui court «du pôle sud à l'Etoile Polaire»... Ce long poème, à la démarche à la fois spontanée et majestueuse, restera sans doute, avec le *Cimetière Marin*, la *Jeune Parque* et le *Serpent* de Valéry, l'une des rares grandes compositions lyriques de notre époque qui a trop souvent confondu la liberté de l'inspiration poétique avec le laisser-aller et l'abandon de toute discipline.

\* \* \*

A mesure que les années ont passé, la poésie de Supervielle s'est «lestée» d'une densité humaine à laquelle la fuite du temps donne aujourd'hui une résonance douloureuse. Les métamorphoses d'images ou d'évocations, qui ont toujours joué un grand rôle dans sa poésie, ont changé de sens depuis vingt-cinq ans : c'était autrefois une sorte de feu d'artifice de formes insaisissables, de mirages fuyants comme des nuées, et que le poète s'amusait à fixer un instant en un monde de rêve. Aujourd'hui, aux métamorphoses de l'instant se sont substituées celles des souvenirs qui, pareils aux images de Marcel Proust, trahissent le passé qu'ils devraient faire revivre. En des vers d'une singulière force poétique, le poète prend conscience de son «oublieuse mémoire» à l'âge où il lui faudrait justement serrer ses souvenirs pour se ressaisir enfin lui-même :

Pâle soleil d'oubli, lune de la mémoire  
Que draines-tu au fond de tes sourdes contrées?  
Est-ce donc là ce peu que tu donnes à boire  
Ces gouttes d'eau, le vin que je te confiais?

Et pourtant cette poésie, obsédée par le «temps perdu» d'un passé qui contient le meilleur de l'espoir, a gardé toute sa jeunesse d'accent, est restée aussi proche de cette nature qui la nourrit : pour reprendre ses expressions anciennes, toujours justes le poète au «cœur astrologue» continue à vibrer au rythme du monde innocent et fragile dont il évoquait naguère les «colonnes étonnées». Le poète toujours jeune d'un monde tout près encore de son aurore, sent pourtant en même temps l'approche de la vieillesse : peut-être est-ce là son drame le plus intime, ce qui donne à son œuvre récente un charme à la fois si troublant et si profondément humain.

Jean-Louis BRUCH.

(Edit. Roux, Strasbourg, 1949.)

A mesure que nous avançons dans le temps, à la rencontre de cet avenir qui se fait connaître chaque jour un peu plus et demeure cependant inconnaissable, nous voyons, et nous souffrons de voir que les hommes ont raison de l'homme, que la multitude interdit l'unique et que les passions excommunient toute sensibilité. Les jeux, même les plus hauts, cèdent devant les lois, même les moins utiles. Cela est trop clair. Mais, pour «l'honneur des hommes et leur saint langage» il reste fort heureusement dans des villes comme Paris bon nombre d'endroits, où, sans vouloir étonner, plaire ou contester, on cherche à maintenir un style en toute chose, et principalement dans la science des manières et les œuvres parlées. Il reste des demeures où, pour le bien, sinon la puissance de ce qui peut durer, persiste non sans aisance un admirable équilibre de société. A jour fixe et dans la gloire discrète du commerce humain, gens du monde, savants et artistes y rencontrent encore ces représentants de la finesse, ces inventeurs de relations que sont les diplomates. L'esprit, distinction suprême et dernière garantie, y est en quelque sorte constamment sauvé. L'élégance féminine est la mélodie de ces réunions à la fois brillantes et intimes. Ainsi, un certain aspect de Paris, et probablement le plus libre, n'entend point renoncer.

Une de ces demeures où règne ce cérémonial invisible, hors duquel, comme dit le philosophe, il n'y a point d'humanité à proprement parler, est le salon de Madame la Duchesse de La Rochefoucauld dont Paul Valéry, avant la guerre, avant sa mort, était en même temps un des princes et un des familiers. Il en aimait, il en appréciait le cadre, le ton, le caractère, l'accueil et la signification. Pareillement, il y était aimé et apprécié. C'est dans cette atmosphère de compréhension, d'amitié, qu'il prêtait l'oreille aux nouvelles de Paris, apportées des points magnétiques ou merveilleux de la capitale, chues de l'actualité toute chaude, mais filtrées, ramenées à leur exacte valeur.

Valéry, et ceux qui l'ont connu mourront sans que faiblisse ou s'appauvrisse le souvenir extraordinaire qu'il leur a laissé, Valéry avait plus que tout autre un physique, ou, si l'on veut, une silhouette, mais un physique où dominait le moral, c'est-à-dire une présence, un regard, un timbre de voix, une gaieté, un humour, une courtoisie, et surtout une bonté qui faisaient de lui un des êtres les plus attachants que la vie ait offerts à la civilisation. Il n'était pas seulement l'intelligence même, selon le slogan spontanément conçu à son propos, mais comme son devenir possible et son ultime apparition, et il était aussi le charme, qui conférait à cette intelligence un orient particulier. A ce Valéry, dont Léon-Paul Fargue, son ami disait : «il est la projection physique

de sa lumière célée, et s'il ne s'avance pas masqué, comme Descartes, c'est qu'il a perfectionné le système», à ce Paul Valéry, poète métaphysicien, Edmée de la Rochefoucauld vient de consacrer un livre remarquable. Remarquable parce qu'il est pertinent, fouillé, sincère, ressemblant, et singulièrement riche de détails, d'observations, de jugements exacts et subtils, riche aussi d'émotions qui pourraient être les nôtres. Remarquable enfin parce que l'écrivain nous propose un portrait loyal de l'auteur d'*Eupalinos*, de la *Jeune Parque*, de *Mon Faust*, et non le sien propre, selon une des lois obscures de ce genre difficile. Il faut penser le plus grand bien de cette objectivité qui, en la circonstance, pouvait à tout instant s'effacer devant l'admiration la plus justifiée. Objectivité d'autant plus précieuse que la confiance y est toujours accueillie, mais à sa vraie place.

Enrichi d'illustrations inattendues et fort révélatrices (aquarelles de Paul Valéry, lettres, photographies, peintures de l'auteur) qui doublent encore son intérêt au regard et à la mémoire des lecteurs ou des amis, le volume s'intitule *Images de Paul Valéry*. Modeste en apparence, ce titre est dans le vrai et porte à profusion ses promesses. Réunion d'études, peut-être, mais donc suivies de méditation, et, de ce fait, journal scrupuleux. Mieux : c'est un voyage concret dans l'esprit, dans le temps, dans les démarches et cheminements, avec un homme « prodigieux et charmant » au nom si simple et si beau, tel qu'une notable partie du monde pensant le connaît aujourd'hui, mais aussi tel qu'il échappe à ceux qui n'ont pas eu le rare bonheur de le voir souvent, intimement, un Valéry quotidien qui disait de lui-même : « La biographie me guette. On écrira suffisamment de ma vie. Ai-je besoin de confier mes besoins, mes impatiences ? J'aime mieux m'appeler personne ». Or nous n'avons pas affaire à la curiosité méthodique et glacée d'un biographe, mais à une sollicitude plus haute et plus juste.

Ici, dans les *Images* d'Edmée de la Rochefoucauld, Valéry, très finement, et par une plume de femme d'une sincérité toujours stricte et résolue, Valéry est saisi et raconté dans ses habitudes, ses conceptions, son Moi, sa vie, son comportement, ses propos, ainsi que dans toutes les manifestations de son génie. Nous le retrouvons au spectacle, en chaire, dans un salon. Nous revivons avec lui ses premiers cours, son élection à l'Académie, ses dîners dans le monde, ses souffrances pendant l'occupation. Nous l'attendons. C'est comme s'il allait nous surprendre encore.

André BEUCLER.

ALAIN — *Entretiens au bord de la mer.*

(Gallimard, Paris, 1949)

Voici un livre d'Alain. En vérité, il n'est point nouveau, puisqu'il fut écrit au bord de la mer, et plus précisément au bord de l'Océan,

durant l'été de 1929, il y aura bientôt vingt ans, et qu'il a déjà été publié. Mais l'idée même de nouveauté est si constante chez Alain qu'on hésiterait à qualifier de nouveau n'importe lequel de ses écrits. Ils sont tous nouveaux et, en même temps, ils tournent tous autour d'une vérité qui est presque inexprimable.

Prenons, par exemple, le sous-titre de celui-ci : *Recherche de l'Entendement*. Je crois que tous les ouvrages d'Alain, que toute son œuvre de professeur ne fut jamais rien d'autre que cette recherche. La première chose qu'il est bon de rappeler, c'est qu'Alain fut un professeur, et non pas un professeur d'Université mais, comme son maître Jules Lagneau, un professeur de Lycée, un professeur de l'enseignement secondaire.

C'est très important. Dans les Lycées de France, les professeurs de philosophie ont pour tâche, pendant un an, à raison de neuf ou dix heures par semaine, d'initier à la philosophie des jeunes gens entre seize et dix-huit ans, qui n'en ont pas la moindre idée précise, mais souvent une vive et obscure curiosité. Il faut donc aller à l'essentiel. Les recherches érudités ou trop spéciales sont prescrites. Le professeur doit être, beaucoup plus que ce que l'on nomme couramment un philosophe, un penseur, et ce n'est pas toujours exactement la même chose. Absolument comme les penseurs grecs, qui philosophaient en se promenant au milieu de leurs disciples. Ils faisaient aussi de la politique, à l'occasion, et ils ne dédaignaient pas d'être citoyens.

Ainsi fait Alain, qui tantôt nous parle du «citoyen contre les pouvoirs» et tantôt nous présente un «Système des beaux-arts». Car tout se tient, et il n'est pas un point, pourvu qu'il s'y attache, où ne brille cet insaisissable entendement, qu'ici nous recherchons. Gardons-nous, surtout, de le confondre avec la raison, qui n'est que l'un de ses aspects et, fort souvent, le masque. Tout ceci paraît subtil et précieux à souhait, comme si la langue française pouvait être aussi souple et ductile que la grecque. Mais après tout pourquoi pas? Et c'est ici que, plutôt que de déduire le système, il serait plus expédient de montrer qu'Alain se situe au terme d'une tradition qui porte aussi, tout proche et à la même extrémité, Paul Valéry.

L'art valéryen appartient à un passé récent, et déjà pourtant il nous semble qu'il n'a plus d'âge. Il en va tout de même de la pensée d'Alain, et de son style. Il se réfère souvent à Descartes, absolument comme Valéry pouvait se réclamer de Racine : «Nous nous étions promis, interrompis-je, de ne pas citer Descartes. Il est vrai, dit le vieillard; mais le Descartes des fameuses règles, le Descartes occupé à ses séries pleines, qu'il compose par ordre, qu'il fait et défait, n'a pas encore dans l'apparence cet orgueil, qu'au fond il n'eut jamais, de faire un monde avec des idées. Simplement, il fait l'ordre en son esprit et s'accorde à lui-même.

Qui n'a point suivi ce chemin est réduit à conjecturer, et incapable de supposer».

On peut trouver spécieuse, au premier abord, cette distinction entre la conjecture, qui est rejetée, et l'hypothèse, qui est l'acte noble et indispensable de l'esprit. Mais que l'on se donne la peine d'y réfléchir, et l'on verra qu'elle est, en effet, capitale, car il est des hypothèses qui, même non vérifiées, sont honorables, au lieu que les conjectures, même vérifiées, sont indignes de l'esprit. L'hypothèse est un instrument de recherche, qui ne vaut point par lui-même, mais seulement par les résultats qu'il nous permet d'atteindre; la conjecture, une tentative pour éviter la recherche. Ceci, Alain ne l'explique pas. Il le laisse entendre. Et ainsi, tout au long de ce livre comme de tous les autres, il ne tend qu'à provoquer l'entendement de ses lecteurs ou de ses auditeurs. Méthode de professeur qui se mépriserait d'enseigner des notions toutes faites, mais qui nous rend capables de les découvrir en nous proposant des exercices appropriés.

C'est ici, passée dans l'écrit, mais non pas figée par lui, la méthode d'un enseignement oral qui fut incomparable. Trente générations de jeunes hommes demeurèrent marqués pour leur vie d'avoir passé entre les mains d'Alain. Non que beaucoup d'entre eux ne se soient par la suite détachés de lui, les uns catholiques, les autres communistes, et d'autres partis encore, sans oublier le radical auquel Alain lui-même était particulièrement attaché. Mais cela n'avait, au fond, pas d'importance. L'essentiel c'était qu'une certaine lucidité, qu'une certaine exigence à l'égard de soi-même leur eût été inculquée. Ils pouvaient et devaient ensuite s'en servir à leur gré, et ce n'est pas Alain qui se fût scandalisé de leurs écarts, lui qui aimait mieux contempler la mer que la terre, et l'océan deux fois soulevé par la marée que la Méditerranée qui demeure toujours au même niveau.

Nous voici ramenés au bord de la mer, car le cadre qui fut choisi pour ces entretiens n'était point un cadre quelconque; mais sans cesse l'aridité du raisonnement est rompue par une remarque issue du paysage, de cette barque de pêcheur qui prend le vent, de cette teinte pourpre que le couchant imprime à la mer, de cette poignée de sable qui s'écoule entre les mains du vieillard. L'entendement, selon Alain, n'est point la faculté des idées abstraites, mais celle, au contraire, qui permet à l'esprit de rencontrer sans cesse les propositions que la nature lui adresse. Rien ne s'oppose, ici, et l'esthétique a toujours une part essentielle dans les démarches du philosophe. C'est pourquoi l'on trouve dans son style une telle recherche de la perfection. Car l'œil de l'homme a le droit d'apprécier la nature en s'y joignant, et le style n'est pas moins naturel à une pensée authentique que sa justesse même. Ou plutôt, il n'est pas séparable de cette justesse.

Tel est peut-être, après tout, le suprême enseignement d'Alain, son éthique et son esthétique indiscernable de sa pensée. Et c'est bien par là qu'il se trouve à l'extrémité de cette grande tradition humaniste qui est la tradition même de la France. Il est des philosophes et des écrivains français que l'on pourrait sans leur faire un tort excessif, imaginer originaires d'un autre pays. Pour Alain, qui est Normand, si je ne m'abuse, c'est impossible. Il a été formé par l'Université de France, à laquelle il devait, par la suite, donner le meilleur de son activité. Il en exprime une certaine essence, à laquelle elle n'atteint pas toujours, mais vers quoi elle ne cesse de tendre.

On peut ne pas goûter extrêmement cette pensée, et moi-même, si nous en venions au fond des choses, j'aurais maintes réserves à formuler. Mais il faut reconnaître qu'elle est une part de la France, et que tout Français, est au moins tenté d'être le disciple d'Alain. Au début de cet article, je parlais de nouveauté. On pourrait se demander, à la fin, si tout cela est bien actuel. Mais je crois qu'ici, la réponse serait trop facile. Dans ce monde de l'angoisse et de la confusion, une pensée volontaire, et qui ne se paye pas de mots, qui pourfend les idoles avec lesquelles nous nous effrayons nous-mêmes, qui nous montre sans cesse la part de liberté, d'initiative et d'invention que nous conservons à tout moment, et que rien n'est jamais désespéré, si nous gardons l'œil clair et la main prompte, une telle pensée n'est pas seulement actuelle, elle est nécessaire. Alain nous enseigne à ne point désespérer, et sa dernière leçon est une leçon d'espérance : « Croire à l'instant qui suivra, tout neuf, et tout lavé par le grand univers, c'est vivre toujours ». On peut imaginer une autre forme d'immortalité; celle-ci n'est qu'humaine, mais Alain est un grand humaniste.

Jacques MADAULE.

### III

## LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI.

### RIVALITE

Par Yvon Moraille

Le soleil levant les trouva sous les caféiers, autour d'un feu de brindilles, à couler dans le «grêgue» de toile le café odorant et fumant.

C'est la coutume dans notre village que la jeunesse s'assemble pour accorder à chacun à tour de rôle, une journée pour la cueillette. Ce jour-là, levée avant l'aube, la joyeuse bande avait pris, troussée jusque par-dessus les genoux, gaiement le chemin du *morne*. Et en veux-tu des racontarts et des éclats de rire!

Maintenant, sous le couvert, c'est une ruche qui bourdonne, c'est une nuée de jolies filles qui caquètent sous les arbustes comme une volée de cailles. Un panier à double panse passé au bras, elles y font tomber d'une main agile les baies rouges au rythme des chansons.

Nos paysans et beaucoup de nos villageois, ne sachant point lire, n'ont ni journaux, ni almanachs. Mais viennent les carnavaux, les chansons viennent aussi, — et cela leur tient lieu de littérature. Toutes les aventures galantes de l'année ont été soigneusement enregistrées et avec la première bande de masques sort toute une volée de chansons au rythme endiablé, chantées par tous, composées on ne sait par qui. C'est l'histoire d'un gros habitant qui, pour de menues provisions, ignames et giraumonts, débauche une jeune personne :

Han! Hé! Han! Hé! frè Lysias  
ban'm temps pou'm ranger cabane moin,  
Han! Hé! Han! Hé! frè Lysias  
ban'm temps pou'm méter chimille moin...

C'est celle d'une dame qui trompe abondamment un mari émigré à Cuba, lequel au retour reprendra la belle, tout heureux et tout fier de voir sa famille augmentée par un intrus de qualité... Un fils de famille courtise-t-il en cachette, sous les bayahondes, une accorte donzelle ?

ça m'tendé à  
hier au soi  
Dinan touyé Sors...

Le Commandant militaire de la Commune, le «Général-la-Place», amateur de tendrons fait-il sa maîtresse de la fille réputée la plus belle des meilleures familles du pays, séduite on ne sait où, ni comment?

Général Camil ô !  
manguin rein ou pou moin  
m'a ba ou dé cobs ô  
manguin rein ou pou moin

Et il n'est pas rare, comme je l'ai plus d'une fois vu de mes yeux, que la belle chansonnée soit parmi les plus ardentes à pousser le refrain.

Ce sont justement ces chansons que la jeunesse reprend sous les caféiers au temps de la récolte. Sous un mombin qui croissait à la lisière de la caféière, un gars était assis, un tambour entre les jambes. De ses baguettes agiles il accompagnait le chant des cueilleuses. Au sourire satisfait qui retroussait ses lèvres, à tout son air glorieux et au ton vainqueur de ses plaisanteries, on sentait aussitôt qu'il était le Don Juan de toute cette plantureuse jeunesse. Toutes semblaient plus ou moins amoureuses de lui, et lui, plus ou moins, faisait de l'œil à toutes. Hélas ! l'orage devait éclater au milieu de la fête...

Le soleil à cette heure escaladait la cime du mombin et embrasait l'air de cette sorte que les filles, en sueur, durent rabattre leurs corsages sur leurs jupes. Les bustes, pour la plupart pleins de vénusté, demi-nus, se moulèrent dans les chemises de cotonnade. Tato lui-même, le musicien aux baguettes ailées, avait le visage baigné de sueur, malgré l'ombre. Il tira pour s'éponger, un fin mouchoir brodé de fil rouge avec, dessus, son nom en toutes lettres. So Yette, qui depuis le matin le couvait de ses regards amoureux, s'en aperçut et, lâchant son panier, d'un bond fut près du galant pour essayer de lui arracher le mouchoir. Elle avait compris que ce ne pouvait être qu'un gage d'amour donné par Anna. Cette g..... était dans tout le village la seule capable d'exécuter un tel travail. Protégée des religieuses, elle était la plus forte pour la couture et l'écriture, ce qui naturellement excitait une jalousie presque unanime. D'ailleurs So Yette depuis longtemps avait remarqué une certaine manigance entre cette sainte nitouche et Tato. Ah ! la garce ! l'hypocrite ! L'on a bien raison de dire : «ne plis fidèle, ne plis coupable.»

Néanmoins Anna ne laissa pas faire sa rivale. A la vue du péril et excitée par les propos injurieux, elle courut au secours de son amoureux. Haletantes les deux femelles s'affrontèrent et se défièrent d'abord du geste et de la voix. So Yette, plus nerveuse, trépignait en hérissant ses petites tresses rebelles. Anna, une grande et grasse fille à la peau cuivrée, à la chair un peu molle, attendait, plus calme, les mains sur les hanches. L'autre exaspérée par tant de calme se précipita. Ce fut

la mêlée avec toutes ses péripéties : visages griffés, cheveux violemment empoignés et saccagés, chemises ouvertes et seins ballants. Et par-dessus tout ça, des cris, mais des cris à croire que le feu était à leurs trousses. Lorsqu'elles furent l'une et l'autre suffisamment peignées et meurtries, leurs compagnes, spectatrices amusées et vengées, les séparèrent. Tato qui avait assisté au combat en dieu impassible, tira ainsi la morale de l'aventure.

— Cé nous qui pé chaché 'tracas bas corps nous. Si cé con ça m'a quitté nous tous dé.

Le travail reprit en silence. Les baguettes de Tato elles-mêmes étaient muettes. Mais quelques instants après So Yette, moins résignée, chantait faux de sa fureur rentrée :

Charles Dotté, consolez vous  
Examène Exadier, consolez vous  
N'en point mariage qui pas mainnin divoce  
Consolez-vous  
Charles, consolez vous...

## ART ET PHRASES

*Par Max Léo Pinchinat*

Je veux retrouver l'amour des déesses égyptiennes. Isis. Nefertiti. Un voile, de l'apparat. L'or, les pierres précieuses. Le hiératisme et la volupté.

\*  
\* \*

Le symbolisme est l'arithmétique de l'Art : Qu'on regarde les fresques égyptiennes et mexicaines.

Les sculptures africaines ont le même pouvoir émotif; et pour la même raison.

Pourtant le symbolisme en Art n'est pas l'hermétisme; le chaos n'est qu'un premier pas vers le symbole.

\*  
\* \*

«Tout correspond à tout, tout se reflète en tout, tout transparait à travers tout. Pour nous le monde est terne comme un caillou; pour eux il est transparent comme une pierre précieuse,» a dit D. Merejkovsky, parlant de l'Orient.

\*  
\* \*

Le pis dans la lutte artistique, est qu'outre les problèmes qui se posent à tous les artistes, nous avons encore à lutter contre le complexe d'infériorité de nos compatriotes et contre le fameux «Exciting» de l'étranger en face de quelques cérémonies marchandes tirées du vaudou.

\*  
\* \*

Quand donc les gens comprendront-ils qu'Art ne rime pas avec chauvinisme, encore moins avec «égaré pou blan» et pas même avec dollars, marché, exotisme?

\*  
\* \*

L'Art est un luxe. Il s'engage en tant que défenseur de l'Esprit, de l'Ame, mais non en tant que boxeur ou de lutteur. L'Art n'a rien à voir avec la guerre, le préjugé de couleur ou la lutte de classe.

\*  
\* \*

L'Art n'a d'ailleurs eu ces pleins épanouissements qu'aux époques de récolte et de richesse. Témoins : l'Art Africain, l'Art Egyptien, l'Art Grec, l'Art Italien à l'époque de la Renaissance. Mais quand même pas aux époques d'Art dirigé. A preuve : l'Art de la fin des dynasties, l'Art en France sous Louis XIV, l'Art Chinois contemporain, la Peinture Russe contemporaine.

\*  
\* \*

La tendance générale est de travailler pour les foules. Nous ne voulons pas encore choisir. Nos petites dimensions sont individuelles et nos grandes pour les foules. Bien entendu, croyant à l'évolution de l'homme, nous croyons que les foules doivent monter jusqu'à l'art et non le contraire. Nous croyons à une aristocratie, celle des génies; à une bourgeoisie, celle des talents; à une foule, celle des élèves, des académiciens...

\*  
\* \*

Nous croyons d'autre part à l'intuition, au subconscient, à la logique, au raisonnement, aux illusions, aux réalités, aux rêves. Nous croyons en tout, illogisme, paradoxe, désordre; mais nous doutons de bien des choses : académisme, dirigisme, syllogisme.

\*  
\* \*

L'Art est aussi un métier tout comme la médecine. La médecine n'est confiée qu'aux médecins mais l'Art traîne combien de pharmaciens? Les réalistes d'après-guerre pourraient-ils nous le dire?

\*  
\* \*

Vous êtes des instinctifs, des primitifs, peignez comme Hyppolite, Dufaut, Exumé, Toussaint Auguste... etc. Quel bourrage de crâne ! Nous ne sommes pas qu'instinctifs, que diable. Le marché est bon du côté de l'instinct mais quand-même l'Art n'est pas encore, grâce à Dieu, une boutique.

\*  
\* \*

Nous sommes des instinctifs, c'est vrai. A preuve nos tambours. Mais nous ne sommes pas que cela. A preuve Price, Dorcelly, Elzire, moi et d'autres qui n'osent pas encore le dire.

\*  
\* \*

S'il faut en croire certains, nous ne devons travailler que d'instinct.

Naturellement ce serait plus vrai, moins mensonger. Seulement l'Art est-il vérité ou fiction? Je réponds sans hésiter : fiction. Et alors?

\*  
\* \* \*

Que font-ils de l'histoire de l'Art, ces conseillers techniques? Que font-ils de la théorie de l'évolution? Voudraient-ils nous faire accroire que nous sommes «déterminés» à n'être qu'instinctifs ou veulent-ils nous convaincre de la nécessité pour nous autres, instinctifs, de payer pour eux? Et puis payer quoi? Le péché originel ou la dette karmique? Naturellement, messieurs, vous avez encore raison. Seulement il ne vous faudrait pas ériger en même temps de si riches monuments à la race blanche et autant de tombeaux à la race noire. Le bout de l'oreille perce et nous avons envie de le manger en bon cannibale. Qu'en dites-vous?

## IV

### CHRONIQUE

---

#### **A la Légation**

*LE 14 JUILLET.—*

S. E. M. le Ministre de France et Madame Maurice Chayet ont offert une brillante réception en leur résidence à l'occasion de la Fête Nationale.

Dans le cadre si attrayant du Manoir des Lauriers, les plus éminentes personnalités de la République passèrent, en compagnie des membres du Corps Diplomatique et de la Colonie française, des moments que les attentions de leurs hôtes rendirent particulièrement agréables.

La présence de S. E. M. le Président de la République et de Madame Estimé témoignait que l'amitié franco-haïtienne et le commun attachement des deux pays à un même idéal sont plus que jamais de vivantes réalités.

#### **A l'Institut**

##### *RESULTAT DES EXAMENS*

*Liste des élèves admis au concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure et aux examens pour l'obtention des Certificats d'Etudes Supérieures.*

Sont admis en Première année à l'Ecole Normale Supérieure :

*Section des Lettres :* Mr. Grégoire Eugène, Mlle Emma Pérou.

*Section des Sciences Sociales :* Fritz Antoine.

*Section des Langues vivantes :* Bruce Jean-Baptiste.

Ont obtenu le Certificat d'Etudes Supérieures de Sciences Sociales : Gérard Alerte, Michel Aubourg, Mlle Antonine Féthière, Mario Rameau, Léonce Viaud.

Ont obtenu le Certificat d'Etudes Supérieures d'Espagnol : André Bayas, Emile Chrispin, Emile Jean-Baptiste, Louis Lamothe.

Admis en 2e Année du C.E.S. de Sciences Sociales : Adrien, Bertrand.

Admis en 2e Année du C.E.S. d'Espagnol : Marc Dutailly, Louis Du-  
bois, Ernst Racine, Mlle Marie-Denise Rouchon.

Admis en 2e Année à l'Ecole Normale Supérieure :

*Lettres* : Mlle Marie-Lucie Chancy.

*Philosophie* : Henry Armand, Roger Benjamin, Max Chancy.

*Sciences Sociales* : Cédoine Jeannis.

Sont admis en deuxième année de la Section Sciences Naturelles :  
Augusta Pressoir et Carlos Smith.

Sont admis en 1ère année de la Section Mathématiques-Physique :  
Callisthène Féquière et Roland Crèveœur.

#### **BOURSES D'ETUDES EN FRANCE.**

Voici la liste des étudiants haïtiens qui partiront prochainement  
pour Paris afin de poursuivre leurs études supérieures :

MM. Edouard Th. Woel, Dr Fernand Acascas, Pierre V. Benoit, Mlle  
Adrienne Y. Châtelain, M. Jean C. Volcy, Mlle Gladys Sannon Apollon.

(Bourses accordées par le Gouvernement français)

La Maison E. ROBELIN & CO

*Henri Deschamps*

*Successeur*

Box 164

Phone 2376

F. G. NAUDE

Dépositaire de Produits  
de qualité

P. O. BOX A - 147

Cable : NODECO

Port-au-Prince, Haïti  
Téléphone 3723-2175

*Madsen & Co.*

*Importations*

*Exportations*

*Port-au-Prince, Haiti*

